

LIVRE PREMIER.

DEPUIS LA NAISSANCE DE MARIE-LOUISE DE JÉSUS JUSQU'À
L'ÉTABLISSEMENT DES FILLES DE LA SAGESSE A SAINT-
LAURENT-SUR-SÈVRE.

(1684-1720)

CHAPITRE I^{er}.

PREMIÈRES ANNÉES DE MARIE-LOUISE DE JÉSUS. — ELLE SE MET
SOUS LA DIRECTION DU VÉNÉRABLE DE MONTFORT. — ELLE EST
ADMISE EN QUALITÉ DE SŒUR CONVERSE CHEZ LES RELIGIEUSES DE
NOTRE-DAME DE CHATELLERAULT. — LETTRES QUE LUI ADRESSE
SON PIEUX DIRECTEUR. — ELLE RENTRE DANS SA FAMILLE.

La Sœur Marie-Louise de Jésus, connue dans le monde sous le nom de M^{lle} Trichet, naquit à Poitiers, sur la paroisse de Saint-Etienne, le 7 mai 1684. Elle reçut au baptême le nom de Marie-Louise, auquel elle ajouta, plus tard, celui de Jésus, quand elle le prit pour son chaste Epoux. Son père, Julien Trichet, était procureur au siège présidial de Poitiers; sa mère était Françoise Lecoq. L'un et l'autre se distinguaient par une grande piété. Ils eurent huit enfants, trois garçons et cinq filles; tous se donnèrent à la pratique de la

vertu. Plusieurs d'entre eux moururent assez jeunes. L'un des frères de Marie-Louise, du nom d'Alexis, devint prêtre, et termina saintement sa vie, en soignant 400 soldats malades, placés dans un hôpital bâti hors de la ville, sur le bord du Clain, et connu sous le nom de l'hôpital des pestiférés, ou de l'hôpital des Champs. Etant encore bien jeune, il disait à sa sœur, qu'il aimait d'une affection particulière : « Il faut, ma chère sœur, que vous soyez une Scholastique et moi un Benoît. »

La jeunesse de Marie-Louise se passa dans l'exercice de la piété et dans la pratique de toutes les vertus de son âge. De bonne heure on remarqua en elle un cœur droit, généreux et compatissant, un esprit juste et solide, un naturel doux et bénin. Elle avait une complexion forte, propre au travail, dont elle faisait son plaisir. Son air était si réservé et si modeste, que sa mère, prenant pour un défaut ce qui était en elle une qualité, s'en plaignit plusieurs fois à son époux, avec cette vivacité de caractère qui perçait de temps en temps, malgré sa vertu : « Que ferons-nous de cette fille ? disait-elle ; elle est stupide. — Non, non, lui répliquait le père, vous vous trompez, et Dieu fera par elle de grandes choses. » L'événement a prouvé qu'il disait vrai.

Cette pieuse enfant, n'étant âgée encore que de six ou sept ans, porta la délicatesse de sa modestie jusqu'à prier son père de vouloir bien ne lui point donner un maître pour lui apprendre à lire, surtout à écrire ; elle aimait mieux aller à l'école chez les Religieuses de Notre-Dame. Le père se rendit à ses désirs, et les Religieuses chargées de son instruction eurent la joie de lui voir faire de grands progrès dans la science, mais de plus grands encore dans la vertu. A neuf ou dix

ans, elle s'adonnait déjà à l'oraison, et exerçait sur elle-même mille innocentes cruautés. Sa dévotion était pourtant, à l'extérieur, simple et unie ; l'obéissance en réglait toutes les démarches, et en faisait le principal exercice : aussi son père assurait-il qu'elle ne lui avait jamais donné, non plus qu'à sa mère, la plus légère occasion de se plaindre avec raison.

A mesure que cette douce enfant croissait en âge, elle croissait aussi en sagesse, et sentait augmenter en elle le désir d'être toute à Dieu. Fuyant le monde et ses plaisirs, ne faisant sa compagnie que des personnes dans lesquelles elle remarquait une piété plus sincère et plus solide, sortant rarement de sa maison, où elle était assez heureuse pour trouver des sujets d'édification, partageant son temps entre l'oraison et le travail, elle se préparait ainsi à accomplir les desseins de Dieu sur elle.

Elle avait dix-sept ans, lorsque Montfort fut admis comme aumônier à l'hôpital de Poitiers. La réputation de sainteté du serviteur de Dieu l'avait devancé dans la ville ; mais l'éclat de ses vertus, qui brillèrent à tous les yeux, augmenta encore l'estime que l'on avait pour lui. M^{lle} Trichet, qui cherchait tous les moyens de s'avancer dans la perfection, ne tarda pas à se mettre sous sa conduite.

Sa sœur Elisabeth, ayant entendu prêcher Montfort dans l'église de Saint-Austrégisile, fut tellement touchée qu'elle vint épancher sa joie dans le cœur de Marie-Louise, dont elle partageait la piété. « Ma sœur, lui dit-elle, si vous saviez le beau sermon que je viens d'entendre ! Non, de ma vie je n'ai rien entendu de si touchant ; le prédicateur est un saint. » Ces paroles achevèrent de persuader Marie-Louise, qui déjà avait

songé à choisir ce saint prêtre pour le directeur de sa conscience. Aussi, dès le lendemain, elle alla le trouver à l'hôpital. C'est ainsi que la divine Providence, la menant comme par la main, l'introduisait dans cette voie heureuse qu'elle devait parcourir pour son propre bien et pour le bien de tant d'âmes choisies, destinées à devenir comme elle les dignes épouses de Jésus-Christ.

Montfort n'eut pas de peine à s'apercevoir que le ciel lui avait confié un diamant précieux, dont il pourrait se servir, comme pierre fondamentale de l'édifice religieux qu'il se proposait de construire. Avant d'entendre cette nouvelle pénitente, il lui demanda quelle était la personne qui l'avait adressée à lui. « C'est ma sœur, dit-elle. — Non, ma fille, répliqua le Missionnaire; ce n'est pas votre sœur, c'est la Sainte Vierge qui vous adresse à moi. » Dieu sans doute fit connaître à son serviteur à quoi il destinait la pieuse jeune fille qu'il lui envoyait. Elle lui accorda toute sa confiance; mais elle y mit tant de discrétion que ses parents eux-mêmes ignorèrent, pendant six mois, qu'elle avait choisi Montfort pour son directeur. Quand sa mère en fut informée, elle lui en témoigna son mécontentement en termes amers. « J'ai appris, lui dit-elle, que tu vas te confesser à ce prêtre de l'hôpital; tu deviendras folle comme lui. » On voit que Madame Trichet ne ménageait pas ses termes, quand elle était de mauvaise humeur. Mais elle disait plus vrai qu'elle ne pensait, car Montfort fit partager à sa pénitente la sainte folie de la croix, dont il était animé.

Le sage directeur ne négligea rien pour faire avancer rapidement dans la vertu cette âme d'élite, dans laquelle il découvrait les plus admirables dispositions.

Il voulut la conduire tout d'abord dans la voie de l'abnégation et du renoncement, afin de la faire mourir entièrement à elle-même, et de la faire vivre de la vie de la grâce et de la foi. De temps en temps, il donnait, dans l'hôpital, de petites retraites, auxquelles il admettait quelques personnes du dehors. M^{lle} Trichet ne pouvait manquer de s'y trouver. Tous les jours, la lecture se faisait, pendant le repas, et le saint Missionnaire avait coutume de nommer successivement quelques personnes pour la faire. Un jour, il se contenta de dire en général: « Que quelqu'une de vous fasse la lecture. » La jeune Trichet se présenta avec une certaine confiance et une sainte hardiesse. L'homme de Dieu en fut intérieurement satisfait; mais l'occasion d'humilier sa pénitente était trop favorable pour la laisser échapper; il la reprit donc publiquement, et lui reprocha un prétendu orgueil qui lui inspirait de vouloir se produire au milieu de tant de personnes devant lesquelles il lui convenait de garder le silence. M^{lle} Trichet retourna à sa place, sans rien perdre de la tranquillité de son âme et de la joie modeste de son cœur qui brillait sur son visage. Un autre jour qu'elle arriva un peu tard à l'oraison, l'exercice étant commencé, elle se hâta d'entrer dans l'appartement. « Non, non, ma fille, lui dit Montfort, vous n'entrerez pas, et pour punir votre faute, vous demeurerez à la porte. » On la vit donc, pour cette fois, exclue de la salle de l'Epoux, cette vierge sage qui devait, dans la suite, y en introduire un si grand nombre d'autres.

A une pareille école elle ne pouvait manquer de faire les plus rapides progrès dans la piété. Aussi, de jour en jour, son cœur se détachait du monde et de toutes les choses du monde, et se remplissait uniquement du pur

amour de Dieu. Elle aurait bien voulu, en entrant en religion, se donner entièrement et sans partage à Celui qu'elle aimait par-dessus tout. Elle faisait simplement connaître ses intentions à son directeur, en attendant avec docilité sa décision ; mais celui-ci, qui avait aussi ses desseins, sur lesquels il ne s'expliquait pas, se contentait de lui dire : « Vous serez Religieuse, ma fille, consolez-vous ; vous serez Religieuse. » Cette réponse adoucissait un peu les inquiétudes de la fervente jeune fille, mais elle ne la tranquillisait pas entièrement.

Sur ces entrefaites, le Vénérable de Montfort fut appelé à Paris, où il resta quelque temps, tout occupé de placer en Communauté une de ses sœurs, du nom de Louise, sans négliger sa propre sanctification et le bien des âmes. Pendant son absence, M^{lle} Trichet, se sentant de plus en plus pressée d'entrer en religion, se décida, avec le consentement de ses parents, à se présenter, en qualité de Sœur converse, chez les Filles de Notre-Dame de Châtellerault. Elle avait dans cette ville une partie de sa famille. Elle fut reçue dans cette Communauté ; mais ce n'était point là que Dieu la voulait, comme nous le verrons tout à l'heure.

La Communauté des Filles de Notre-Dame de Châtellerault a été dispersée par la Révolution ; mais le Monastère demeure encore debout. En 1820, il a été changé en prison. En 1852, dans les jardins du Couvent de Notre-Dame, on a bâti un bel hospice dont la direction est confiée aux Sœurs de la Sagesse. Quelle consolation pour elles de penser que leur Mère a prié et obéi dans ces lieux, où elles se consacrent aux soins des pauvres malades, qu'elle a peut-être cueilli des fruits et des fleurs là où elles en cueillent à leur tour !

Pendant le séjour de M^{lle} Trichet au Couvent de Notre-

Dame, le Vénérable serviteur de Dieu lui écrivit les deux lettres suivantes, dans lesquelles il peint si bien l'état de son âme :

« Ma chère fille en Notre-Seigneur Jésus-Christ,

« Le pur amour de Dieu règne dans nos cœurs avec la divine Sagesse.

« Je sais, plus par mon expérience que par votre lettre, que vous priez instamment votre Epoux pour ce chétif pécheur. Je ne puis reconnaître ce bienfait que par un retour de prières, lorsque je tiens, au saint autel, entre mes mains criminelles, le Saint des saints : ce que je fais tous les jours. Continuez, redoublez même à demander pour moi : si c'est une pauvreté extrême, une croix très-pesante, des abjections et des humiliations, j'y consens, pourvu que vous le priiez en même temps de se trouver avec moi et de ne m'abandonner pas d'un instant, à cause de ma faiblesse infinie. Oh ! quelle richesse ! Oh ! quelle gloire ! Oh ! quel plaisir, si tout cela m'obtient la divine Sagesse, après laquelle je soupire nuit et jour ! Non, je ne cesserai jamais de demander ce trésor infini, et je crois fermement que je l'aurai, quand tous les anges, les hommes et les démons me diraient le contraire. Je crois vos prières trop efficaces, la bonté de notre Dieu trop tendre, la protection de la Sainte Vierge, notre bonne Mère, trop grande, les besoins des pauvres trop pressants, la parole et la promesse de Dieu trop expresses ; car encore que la possession de cette divine Sagesse serait impossible par les moyens ordinaires de la grâce, ce qui n'est pas, elle deviendrait possible par le moyen de la force avec laquelle nous la demandons, puisque tout est possible à celui qui croit, vérité immuable. Ce qui me fait encore

dire que je l'aurai, ce sont les persécutions que j'ai eues et que j'ai tous les jours, jours et nuits. Je vous prie donc, ma chère fille, de faire entrer dans ce parti de prières quelques bonnes âmes, vos amies, particulièrement jusqu'à la Pentecôte, et de prier avec elles, depuis une heure, tous les lundis, jusqu'à deux. Je le ferai à la même heure. Envoyez-moi leurs noms par écrit. Je suis à l'hôpital général avec cinq mille pauvres, pour les faire vivre à Dieu, et pour mourir à moi-même. Ne m'accusez pas de changement ou de refroidissement à l'égard de ceux de Poitiers; car mon Maître m'y a conduit comme malgré moi; il a en cela ses desseins que j'adore sans les connaître; et ne croyez pas non plus que des desseins temporels ou quelque créature me retienne ici, cela n'est pas; je ne connais plus d'amis ici que Dieu seul. Ceux que j'avais faits autrefois à Paris m'ont abandonné. Je n'ai point fondé ni ne fonde sur les biens à venir de Madame de Saint-André; je ne sais seulement pas si elle est à Paris, ni où elle demeure. Si je suis heureux de mourir ici, je le suis encore autant de mourir à Poitiers dans l'esprit de plusieurs, afin que Dieu seul y soit, Dieu seul. Vous serez Religieuse, je le crois fermement. Croyez et priez. Ce 24 octobre 1702. »

AUTRE A LA MÊME.

« Ma très-chère fille,

« Le pur amour de Dieu règne dans nos cœurs. Ne croyez pas que l'éloignement des lieux et mon silence extérieur me fassent oublier votre charité pour moi, et celle que je dois avoir pour vous. Vous me marquez dans votre lettre que vos désirs sont toujours aussi forts, aussi ardents et continuels; c'est une marque

infaillible qu'ils sont de Dieu. Il faut donc mettre votre confiance en Dieu; assurez-vous que vous obtiendrez même plus que vous ne croyez. Le ciel, la terre passeraient plutôt que Dieu manquât de parole, en permettant qu'une personne qui espérait en lui avec persévérance fût frustrée dans son attente.

« Je sens que vous continuez à demander à Dieu pour ce chétif pécheur la divine Sagesse, par le moyen des croix, des humiliations et de la pauvreté. Courage, ma chère fille, courage! Je vous ai des obligations infinies, je ressens l'effet de vos prières, car je suis plus que jamais appauvri, crucifié, humilié. Les hommes et les diables me font, dans cette grande ville de Paris, une guerre bien aimable et bien douce. Qu'on me calomnie, qu'on me raille, qu'on déchire ma réputation, qu'on me mette en prison. Que ces dons sont précieux! que ces mets sont délicats! que ces grandeurs sont charmantes! Ce sont les équipages et les suites nécessaires de la divine Sagesse, qu'elle fait venir dans la maison de ceux où elle veut habiter. Oh! quand posséderai-je cette aimable et inconnue Sagesse? Quand viendra-elle loger chez moi? Quand serai-je bien orné pour lui servir de retraite, dans un lieu où elle est sur le pavé et méprisée?

« Oh! qui me donnera à manger de ce pain d'entendement dont elle nourrit ses grandes âmes? Qui me donnera à boire de ce calice dont elle désaltère ses serviteurs? Ah! quand serai-je crucifié et perdu au monde? Ne manquez pas, ma chère enfant en Jésus, de répondre à mes demandes, pour satisfaire mes désirs. Vous le pouvez, oui, vous le pouvez, de concert avec quelques favorables amies. Rien ne peut résister à vos prières; Dieu même, tout grand qu'il est, ne peut pas y résister.

Il a été heureusement surmonté par une foi vive et une espérance ferme ; priez donc , soupirez , demandez la divine Sagesse pour moi : vous l'obtiendrez tout entière pour moi , je le crois. »

Dans ces deux admirables lettres, Montfort dévoile tout le fond de son âme. Quelle piété ! quel amour des croix ! quel désir de la divine Sagesse ! quel abandon à la sainte volonté de Dieu ! Disons-le aussi, quelle vénération profonde pour cette jeune fille de 18 ans ! quelle confiance illimitée dans ses prières ! Ah ! il fallait que le serviteur de Dieu la sût bien avancée dans la science de la croix , pour lui tenir un pareil langage. Dans ses lettres à son directeur , Marie-Louise lui dévoilait aussi sans doute tous les secrets de son âme si pure et tous les soupirs de son cœur si plein d'amour de Dieu. Il est bien regrettable que ces lettres ne soient pas parvenues jusqu'à nous.

Il paraît que la jeune novice ne trouva pas dans le Couvent de Châtellerault l'esprit de soumission qu'elle cherchait ; ce motif seul pouvait déjà l'empêcher de s'y plaire. Mais un motif plus puissant l'obligea de quitter cette Communauté : elle tomba malade , et sa mère se hâta d'aller la chercher pour la ramener dans sa maison. De retour dans sa famille , elle continua à vivre , au milieu du monde , comme si elle en eût été complètement séparée : c'était le même goût de la retraite , le même éloignement de tout entretien inutile, le même attrait pour la prière, la méditation et la fréquentation des sacrements.

CHAPITRE II.

MARIE-LOUISE EST REÇUE A L'HOPITAL GÉNÉRAL DE POITIERS , EN QUALITÉ DE GOUVERNANTE. — ELLE PREND L'HABIT DES FILLES DE LA SAGESSE. — ÉPREUVE QUE LUI FAIT SUBIR SON DIRECTEUR. — MÉCONTENTEMENT DE MADAME TRICHET , ET APPROBATION DE MGR L'ÉVÊQUE DE POITIERS.

Après avoir terminé ses affaires à Paris, Montfort entra à l'hôpital de Poitiers, où il songea à jeter les fondements de la Congrégation de la Sagesse. Il commença par en faire une simple ébauche , en établissant une association composée des jeunes filles les plus pieuses de l'hôpital , mais aussi les plus disgraciées du côté de la nature. C'était comme une terre qu'il préparait à recevoir le précieux grain de froment que Dieu avait mis en sa main.

Marie-Louise était heureuse de retrouver son saint et habile directeur, dont elle avait été séparée pendant quelque temps : il lui semblait qu'en suivant en tout ses avis, elle ne manquerait pas de faire la volonté de Dieu. Elle lui parla encore du grand désir qu'elle éprouvait d'entrer en religion , et le pria, un jour, avec instance , de vouloir bien lui indiquer l'endroit où elle pourrait vivre dans l'état auquel elle se sentait appelée. « Eh bien ! lui dit Montfort , allez demeurer à l'hôpital. » Cette parole dite comme au hasard fit faire à la jeune postulante de sérieuses réflexions. Persuadée que Dieu lui manifestait ainsi sa volonté, elle se prépara à obéir sans délai. Elle ne tarda pas à revenir trouver le Missionnaire. « J'ai